

# Entretien avec Beidao

Propos recueillis par Chantal Chen-Andro et Claude Mouchard  
(novembre 1992)

C.M. : *Beidao, je vous lis dans les traductions en français de Chantal Chen-Andro. Telle est l'unique source d'inspiration de mes questions. Dans la situation où vous êtes aujourd'hui, quelle perception avez-vous de ceux qui vous lisent — en chinois, en traduction dans diverses langues ?*

BEIDAO : Avant 1989, j'avais essentiellement des lecteurs chinois. C'est pour eux que j'écrivais. Depuis 1989, je ne suis plus publié en Chine. Auparavant, je parvenais — non sans difficultés — à faire paraître des poèmes. Désormais, si l'on peut me lire en Chine, c'est dans notre revue — *Aujourd'hui*. On y lit aussi bien des écrivains chinois exilés que des auteurs qui se trouvent en Chine. Ces derniers ont dû d'abord emprunter un pseudonyme pour publier dans notre revue ; aujourd'hui ils n'ont plus besoin de le faire. *Aujourd'hui* est une revue non officielle, évidemment. C'est une revue littéraire, non politique. Son public reste restreint. Sans doute, pour ma part, suis-je aujourd'hui lu davantage en traduction — dans diverses langues — qu'en chinois.

C.M. : *N'est-il pas difficile, pour un poète, d'écrire en exil, de changer de monde, d'être privé des familiarités sensibles, odeurs ou bruits, voix... ?*

BEIDAO : C'est bon. Écrire de la poésie est une solitude. Lorsqu'on écrit on ne s'occupe plus de l'environnement.

C.M. : *Vous a-t-on reproché d'être un poète « obscur » ? Revendiqueriez-vous le droit d'être obscur ?*

BEIDAO : C'est une étiquette qu'on a pu m'imposer, et sans que j'aie le droit de me défendre. Il se peut que je sois hermétique à un certain public ; mais il n'y a rien là qui puisse caractériser la totalité de ma création.

D'un autre côté, c'est une des caractéristiques de la poésie chinoise classique que de s'exprimer indirectement, de parler par détours.

C.M. : *Comment la tradition poétique chinoise est-elle présente pour vous ?*

BEIDAO : Dans un premier temps, je m'y suis opposé. Mais on ne peut pas rompre tout lien. La tradition aujourd'hui, c'est comme une maison en ruine : on ne peut pas l'habiter, il faut reconstruire. Mais c'est sur les bases de cette ruine qu'il faut reconstruire.

C.M. : *Et les formes traditionnelles ?*

BEIDAO : Les contraintes de la poésie traditionnelle, sa prosodie très rigoureuse : voilà ce qu'on ne peut simplement reprendre. Tout est question d'appréciation, et de jouissance poétique. C'est plus au niveau de la langue qu'à celui des formes qu'on peut retrouver aujourd'hui un lien avec la tradition. Il s'agit de ce qui dépend des caractéristiques propres à la langue chinoise.

CHANTAL CHEN-ANDRO : Il y a des possibilités particulières de jeu, en chinois, grâce à des mots à connotations multiples, grâce à une certaine « élasticité » ou à un « feuilleté » du sens. D'où la difficulté de traduire la poésie chinoise. A quoi s'ajoutent les phrases sans sujet — comme si à l'homme n'était pas reconnue une position centrale. Ou encore l'absence de marque du temps.

C.M. : *Traduire, est-ce inévitablement perdre le rythme ? N'y a-t-il pas des ressources rythmiques propres au poème original que l'on peut restituer, voire dégager ? N'y a-t-il pas un rythme au niveau syntaxique — pris au sens large —, un rythme dans les images ou dans les rapports qui les soutiennent ?*

BEIDAO : Ce qui compte, c'est un rythme intérieur. Au début, j'accordais une grande importance aux sons. J'y étais incité par la récitation de mes poèmes, par le désir de plaire à l'oreille. Puis j'ai réfléchi à la possibilité d'une lecture silencieuse, plus cachée, une lecture intérieure.

C.M. : *Ce rythme « intérieur » serait-il celui qui se projette dans l'organisation même du poème — et (surtout si, comme il me semble, vous tendez à écrire des poèmes plus brefs) comme d'un coup ?*

BEIDAO : Oui, je le crois. C'est sans doute une affaire de maturité. Il y a une proximité de la jeunesse. La poésie était encouragée à se faire oratoire par les récitals, les lectures qui avaient lieu à Pékin dans les années 80.

CHANTAL CHEN-ANDRO : En traduisant certains poèmes, il m'arrive d'introduire dans un vers un espace blanc, qui me paraît requis par une pause du sens. Parfois, c'est le nombre et la disposition des vers que j'ai pu changer. A ces dernières modifications, Beidao serait d'ailleurs plutôt réticent.

BEIDAO : En même temps, lorsqu'on traduit, il est normal et il est bon de refaire le poème en s'appropriant et en reconstruisant le rythme. La langue française, d'ailleurs, semble comporter des contraintes très rigides ; seule une fine recherche personnelle peut franchir l'écart entre les deux langues.

C.M. : *Je crois sentir dans les images de vos poèmes une puissance d'une nature particulière. Je lis dans « Cauchemar » : « Sur le vent incertain/j'ai dessiné un œil ».*

CHANTAL CHEN-ANDRO : Ici, le sujet est exprimé.

C.M. : *On dirait que le « je », surgissant dans l'image, agit sur elle : « l'instant gelé s'évanouit aussitôt ». Ou bien dans « Accord » : « La forêt et moi / nous enlaçons ce petit lac / ma main plonge dans l'eau »...*

BEIDAO : Oui, je crois qu'il en est ainsi. Souvent l'image est plate, morte, elle n'a pas de luminosité. Introduisant le « je », je la pousse, je lui donne une impulsion.

C.M. : *Beaucoup d'espaces, de distances de tous ordres sont dits et donnés à sentir dans vos poèmes...*

BEIDAO : La distance, c'est d'abord celle de la vie et de la poésie.

C.M. : *La vie ? Qu'appellez-vous « la vie » ?*

BEIDAO : Ce qui est autre que la poésie !

C.M. : *L'expérience des rapports avec les autres ?*

BEIDAO : L'expérience est faite des rapports avec les autres et *avec soi-même*. Cette expérience, la poésie ne la restitue pas, elle la change.

CHANTAL CHEN-ANDRO : Beidao semble se retrancher, de plus en plus, derrière des vitres, des sortes d'écrans...

BEIDAO : Il faut une attitude plus « froide ». Se retirer de toutes ces ardeurs, ces impulsions. Créer une distance à l'égard du pathos. Si on fait l'expérience de l'amour, on ne peut pas en parler comme ça ; c'est ridicule. Dire directement est trop simple.

CHANTAL CHEN-ANDRO : Beidao touche ici à la conception traditionnelle dont nous parlions tout à l'heure.

C.M. : *Le très beau poème « Attente » commence par un impossible franchissement de distances spatiales ou temporelles : « Nul escalier de pierre ne serait assez long / pour atteindre les solitudes lointaines / provenant d'époques différentes / les hommes ne pourraient avancer sous le même fouet ». Mais, après la mention d'une « attente millénaire », il semble précipiter tout ce lointain dans l'immédiate réalité de la page et du geste : « La place de l'espoir déplie / une Histoire sans trace / un aveugle s'avance à tâtons / sur la feuille blanche / ma main se déplace / ne trace rien / j'avance / aveugle ». Dans sa réalité propre, le poème a-t-il prise sur de telles distances, sur ce qui fuit hors de portée ?*

BEIDAO : Ce n'est que par des choses concrètes qu'on peut arriver à dénouer tout cet abstrait. Ce qu'il y a avant, les grandes choses que l'on peut brasser, la tristesse humaine, tout se dénoue dans la difficulté même de l'acte d'écrire. La création, c'est le plus difficile. C'est l'aveugle qui avance. C'est, dans le poème lui-même, un nœud qui se dénoue.

C.M. : *On dirait parfois que la position même de l'acte poétique se déplace au cours du poème.*

BEIDAO : C'est vrai. C'est alors qu'un petit espace de temps vient s'opposer à un espace illimité.

C.M. : *Le moment d'écrire, le temps d'écrire... : écrivez-vous vite, réécrivez-vous ?*

BEIDAO : Ça dépend. Parfois c'est très rapide, parfois laborieux. Je retranche beaucoup. Parfois il faut plusieurs mois. Il peut arriver qu'au bout de plusieurs années j'aie le sentiment que « ça n'est pas ça ».

CHANTAL CHEN-ANDRO : Il m'est arrivé de l'interroger, pour traduire un poème,

sur le genre d'un adjectif. Il m'a répondu de faire à mon gré. Et il a ajouté : « De toute façon ce que je veux dire maintenant par ces mots n'est pas forcément ce que je voudrai leur faire dire plus tard. »

C.M. : *Gottfried Benn remarque quelque part qu'il lui a fallu de longues années pour trouver un mot de tel poème.*

BEIDAO : En Chine, nombreuses sont les anecdotes de poètes qui ne trouvent qu'au bout d'un très long temps le mot qu'il leur fallait. Il y a aussi le cas où les critiques voudraient corriger : « Si seulement le poète avait employé ce mot... »

C.M. : *Est-ce qu'il faut des critiques ?*

BEIDAO : Les poètes ont besoin d'entendre l'avis des critiques, même si, bien souvent, ils ne sont pas d'accord. Les poètes sont comme des malades, des patients. On peut écouter le diagnostic du médecin, et ne pas suivre le traitement.

C.M. : *Le mot d'« Histoire » apparaît dans vos poèmes. Et aussi « guerre », « saison de troubles »...*

BEIDAO : La vie chinoise est intrinsèquement liée à l'histoire. Il faut porter ce fardeau de l'histoire. Le mot « Histoire » dans mes poèmes peut avoir une connotation ironique. Le poète doit essayer de régler le problème de ce fardeau. C'est un mot qui circule en Chine parmi les intellectuels. Un mot qui vient facilement à la bouche.

C.M. : *Trop ?*

BEIDAO : Oui. Il faut sortir de cette position. Il n'y a pas d'histoire objective. C'est une chose qu'on est toujours en train de refaire. Pour revenir au poème « Attente », il est vrai qu'il a trait, en commençant, à une sorte de conception de l'histoire ; mais c'est pour passer ensuite à autre chose.

C.M. : *Un autre mot que vous employez : « rêve »...*

CHANTAL CHEN-ANDRO : Il y a deux mots que la tradition chinoise tend à opposer : rêve (*meng*) et miroir (du réel, *jing*).

BEIDAO : Histoire et rêve, c'est très proche. L'histoire est le reflet du rêve. Ou l'inverse.

C.M. : *Comment ne pas citer, à vous entendre, la phrase fameuse : « L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de m'éveiller » ?*

BEIDAO : Je souscris à cette formule. Surtout en ce qui concerne la Chine.

C.M. : *Pour vous, poète en exil, quels sont les manques les plus graves, et qu'est-ce qui soutient ?*

BEIDAO : La revue, c'est très important. Et de nombreux contacts avec des écrivains occidentaux. Mais c'est la langue chinoise qui me soutient. Dans un contexte où tout est étranger, la langue est le refuge où, grâce à la poésie, je peux me retrouver. C'est ce qui donne la force de supporter cette vie d'exil. Il y a la responsabilité de préserver cette langue. L'exil ? Le jour où j'ai commencé à écrire des poèmes, c'était l'exil. D'autres auteurs l'ont dit avant moi.